

ACTE CINQUIÈME.

CHEZ OLIVIER.

Au lever du rideau, Olivier écrit.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLIVIER, HIPPOLYTE, *entre et lui touche l'épaule.*

Hippolyte. — C'est moi.

Olivier, *achevant de cacher une lettre.* — Eh bien?

Hippolyte. — Eh bien! j'ai fait toutes tes commissions.

Olivier. — Tu as vu madame de Lornan?

Hippolyte. — Oui, par l'entremise de sa gouvernante, car le mari est revenu. C'est pour cela que madame de Lornan t'a écrit pour te demander des nouvelles. Elle ne peut pas sortir de chez elle en ce moment. . . . Je lui ai dit que le duel n'aurait pas lieu.

Olivier. — Mais qu'en tout cas son nom ne serait pas prononcé. . . . C'est à cela qu'elle tient le plus, sans doute?

Hippolyte. — Elle y tient bien un peu, mais elle tient surtout à ce qu'il ne t'arrive rien. Tu voulais la sauver, tu as réussi, ce n'est donc pas à toi de lui en vouloir si elle refuse de se compromettre même pour toi. . . . La leçon a été bonne, elle en profitera. . . . Je l'ai laissée parfaitement rassurée. . . . Ce n'était pas si difficile, puisque j'étais parfaitement rassuré moi-même.

Olivier. — Comment cela?

Hippolyte. — Le duel n'aura pas lieu.

Olivier. — Pourquoi?

Hippolyte. — Parce que j'ai vu le marquis, et qu'il y a du nouveau.

Olivier. — Il ne peut rien y avoir de nouveau qui nous empêche, monsieur de Nanjac et moi, de nous battre, au point où nous en sommes. . . . A moins qu'il ne me fasse des excuses, ce qui n'est pas probable.

Hippolyte. — Il ne dépend que de toi que cela arrive.

Olivier. — Explique-toi, alors. . . .

Hippolyte. — J'ai vu le marquis.

Olivier. — Il refuse de m'assister?

Hippolyte. — Oui.

Olivier. — Je m'en doutais. Il a peur de se compromettre, lui aussi. . . .

Hippolyte. — Il a peur de se compromettre, et il a raison. Ces choses-là ne sont ni de son

âge ni de sa position. A cause de sa fille, son nom ne peut être mêlé à cette affaire. . . . Mais il a vu M. de Nanjac, qui sait tout. . . .

Olivier. — Tout. . . .

Hippolyte. — Tout ce qui concerne le marquis. Il a trouvé une lettre que Suzanne écrivait à M. de Thonnerins. Il y a eu une scène violente entre madame d'Ange et Raymond. Suzanne a été forcée d'avouer ses relations avec le marquis. Raymond a pardonné, à la condition qu'elle rendrait à M. de Thonnerins tout ce qu'elle tenait de lui.

Olivier. — Et elle a tout restitué.

Hippolyte. — A ce qu'il paraît.

Olivier. — Cela m'étonne bien; mais en quoi cet incident peut-il empêcher le duel?

Hippolyte. — C'est M. de Nanjac lui-même qui a fait cette restitution, et M. de Thonnerins, informé de la provocation qui venait d'avoir lieu, a profité de cette occasion pour dire à M. de Nanjac que ce mariage, comme ce duel, était impossible, que madame d'Ange était indigne de lui, et que ta conduite à toi, dans toutes ces circonstances, avait été celle d'un galant homme et d'un bon ami. Tu sais ce que c'est qu'un homme amoureux, dans une fausse position; plus on attaque la femme qu'il aime, plus il croit de sa dignité de la défendre. M. de Nanjac a pris tout de suite la chose de très-haut avec son interlocuteur, et lui a dit: Du moment que je vous restitue tout ce que madame d'Ange tient de votre générosité, monsieur, c'est vous dire qu'il me plaît d'oublier tout ce qui, dans la vie de madame d'Ange, a rapport à vous. Quant à M. de Jalin, qui a commencé par me dire qu'il n'était que l'ami de madame d'Ange, et qui, ensuite, m'a donné à entendre le contraire, quant à M. de Jalin, que je croyais mon ami, et qui n'a pas cru devoir à l'amitié de nier ou d'affirmer tout à fait. . . . qu'il me dise en face: Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai été l'amant de cette femme. . . . et c'est ce qu'il doit faire s'il a jamais eu un peu d'affec-

tion pour moi. . . je lui donne ma parole d'honneur, à mon tour, de lui faire mes excuses, de lui tendre la main comme autrefois, et de ne jamais revoir madame d'Ange. Tu vois bien que ce duel est impossible.

Olivier. — Tu as fini?

Hippolyte. — Oui.

Olivier. — Eh bien! mon pauvre Hippolyte, je te remercie de ta bonne intention; mais nous avons perdu là beaucoup de temps pour rien.

Hippolyte. — Parce que?

Olivier. — Parce que madame d'Ange est maintenant hors de la question. Je ne sais plus et ne peux plus savoir qu'une chose, qu'il y a eu provocation entre M. de Nanjac et moi, et qu'éviter un duel aussi arrêté que celui-là, en portant contre une femme une accusation même vraie, est un acte indigne d'un homme de cœur. Monsieur de Nanjac est militaire. . . . Je suis ce qu'on appelle un bourgeois. . . . Que ne dirait-on pas si ce duel n'avait pas lieu? Laissons les choses suivre leur cours. Monsieur de Nanjac est encore plus à plaindre que moi; mais je comprends sa conduite. . . . Je voudrais lui serrer la main, et je vais peut-être le tuer. . . . Telle est la fausse logique des lois de l'honneur social. Ce n'est pas moi qui les ai faites; mais je suis forcé de les subir.

Hippolyte. — Tu as raison. . . . mais c'est égal, ce n'est pas gai d'avoir tué un homme. Quand je vois ma femme maintenant, et que je pense que j'ai tué un homme pour elle. . . . Enfin, tu sais ce qu'elle a fait, ma femme?

Olivier. — Non.

Hippolyte. — Je viens d'apprendre cela tout à l'heure. Elle est partie avec M. de Latour, qui laisse à la Bourse un déficit de quatre cent mille francs. Elle ne pouvait pas finir d'une autre façon, et ce n'est pas fini. Elle est de ces créatures que rien n'arrête: du moment qu'elles ont commencé à descendre, il faut qu'elles aillent jusqu'au fond, sans avoir, comme les femmes qu'elles trouvent au dernier échelon de la société, l'excuse des mauvais exemples, de la misère et de l'ignorance.

Olivier. — Dis donc, il est deux heures et demie.

Hippolyte. — C'est vrai; je te demande pardon. . . . Monsieur de Thonnerins ayant refusé de servir de témoin, j'ai été chercher monsieur de Maucroix, et nous avons été trouver les témoins de monsieur de Nanjac. C'est pour trois heures. . . . Nous avons trois quarts d'heure devant nous.

Olivier. — Le lieu du combat?

Hippolyte. — Les terrains qui sont derrière ta maison; ils sont vastes et toujours déserts. Personne ne viendra nous chercher là. . . . et puis c'est à deux pas de chez toi. . . . en cas d'accident, nous aurons une maison sûre où transporter le blessé.

Olivier. — Maintenant, quelles sont les armes?

Hippolyte. — Les témoins nous en avaient laissé le choix. . . .

Olivier. — Vous avez refusé?

Hippolyte. — L'épée. A l'épée on défend sa vie. Au pistolet on peut être tué par l'homme le plus maladroit de la terre, par un poltron, par un enfant. Quant au sabre, nous n'y avons même pas pensé; on ne se fait pas tuer comme un homme, au sabre, on se fait découper comme un poulet. . . . Voilà toutes les petites affaires arrangées; si tu as besoin de moi pour autre chose, je suis à tes ordres.

Olivier. — S'il m'arrive malheur, tu trouveras une lettre dans ce tiroir, et tu la remettras à mademoiselle de Sancenau tout de suite, car elle doit partir ce soir, et cette lettre l'empêchera certainement de partir.

Hippolyte. — Voilà tout?

Olivier. — Oui.

Hippolyte. — Rien pour madame d'Ange?

Olivier. — Rien, c'est inutile, elle viendra.

Hippolyte. — Elle te l'a fait dire?

Olivier. — Non, mais elle n'est brave et fière que dans la victoire; si elle sait que je n'ai plus qu'un mot à dire pour empêcher son mariage, elle doit croire que je dirai ce mot, et elle fera n'importe quoi pour que je me taise. Elle viendra.

Hippolyte. — Veux-tu savoir ma façon de penser?

Olivier. — Dis.

Hippolyte. — Tu étais plus amoureux de Suzanne que tu ne la laissais voir, et tu es peut-être encore plus amoureux d'elle que tu ne le dis.

Olivier. — Qui sait! le cœur de l'homme est si bizarre!

Un domestique, *entrant.* — Il y a là, en bas, dans une voiture, une jeune dame qui demande à parler à monsieur.

Olivier. — Son nom?

Le Domestique. — Elle l'a écrit sur ce papier.

Olivier, *lisant.* — « Marcelle! . . . » Faites monter cette dame. . . . (*A Hippolyte.*) Passe dans cette chambre, j'ai quelqu'un à recevoir qui ne veut pas être vu. Quand il sera temps que nous partions, frappe à cette porte, j'irai te rejoindre.

Hippolyte. — Tu n'as plus qu'un quart d'heure.

Olivier. — Sois tranquille, nous serons exacts. (*Hippolyte sort; Olivier va à la porte; Marcelle entre.*) Vous ici, Marcelle? Quelle imprudence!

SCÈNE II.

OLIVIER, MARCELLE.

Marcelle. — Personne ne m'a vue venir, et d'ailleurs, peu m'importe ce qu'on pensera de moi. . . . Je pars ce soir, je ne reviendrai peut-

être jamais, et je ne voulais pas partir sans vous avoir vu.

Olivier. — Je serais allé vous voir avant votre départ.

Marcelle. — Peut-être cela vous eût-il été impossible, peut-être n'y auriez-vous pas songé....

Olivier. — Est-ce un reproche?....

Marcelle. — De quel droit vous ferai-je un reproche?.... Que suis-je dans votre existence?.... rien! Vous avez déjà été bien bon de vous occuper de moi.... Suis-je même votre amie?.... Suis-je digne d'une simple confiance?.... Si vous aviez un chagrin, est-ce à moi que vous le confieriez?.... Si vous couriez un danger, penseriez-vous seulement à me serrer la main avant de vous exposer?.... Oh! je suis bien malheureuse!

Olivier. — Qu'avez-vous, Marcelle?

Marcelle. — Vous allez vous battre, vous allez vous faire tuer peut-être, et vous voulez que je sois calme, et vous voulez que je ne souffre pas!

Olivier. — Qui vous a dit que je me battais?

Marcelle. — Ma tante, qui est venue me voir en sortant de chez madame d'Ange et qui m'a tout raconté. Elle m'a nommé la femme pour laquelle vous vous battez, madame de Lornan.

Olivier. — Elle s'est trompée.

Marcelle. — Oh non!... Donc, s'il vous était arrivé un malheur, j'aurais appris tout simplement, comme tout le monde, que vous aviez été tué. Pas un souvenir de vous au moment du danger.... C'est de l'ingratitude, car je jure bien que si je courais un danger, moi, vous seriez la seule personne que j'appellerais à mon secours.... Vous devriez faire pour moi ce que je ferais pour vous, et je ne laisserai pas ce duel s'accomplir.

Olivier. — Et comment l'empêcherez-vous?

Marcelle. — J'irai trouver le premier magistrat venu, et je vous dénoncerai.

Olivier. — Et de quel droit?

Marcelle. — Du droit qu'une femme a de sauver l'homme qu'elle aime.

Olivier. — Vous m'aimez?

Marcelle. — Vous le savez bien.

Olivier. — Marcelle!

Marcelle. — Qui a eu sur moi cette influence, avec un seul mot, de me faire changer toute ma vie?... Qui m'a fait quitter ce monde où je vivais?... Pour qui me suis-je résignée à aller vivre au fond d'une province et à gagner obscurément et tristement ma vie?... pour qui allais-je partir, sans autre consolation que la certitude d'être estimée ou d'être oubliée de vous?... pour qui, enfin, une femme se transforme-t-elle ainsi?... pour l'homme qu'elle aime!... Mais au fond de mon cœur, j'emportais une espérance secrète.... Je me disais: Il tente peut-être une épreuve!... Quand il verra que je suis une honnête fille, quand il aura fait de moi la femme

qu'il veut que je sois, qui sait?... peut-être m'aimera-t-il!... Et quand j'ai fait ce rêve, qui était ma seule raison de vivre, j'apprends que vous vous battez pour une femme.... Et vous croyez que je permettrai ce duel!... Qu'elle le permette, elle que vous aimez, soit... mais que je le permette, moi qui vous aime!... Jamais!....

Olivier. — Je vous jure que si vous tentez une démarche autre que celle que vous venez de faire ici.... si vous faites un pas, si vous dites un mot pour empêcher ce duel, si vous l'empêchez enfin.... comme ce sera me déshonorer.... car on dira que je me suis servi d'une femme pour ne pas me battre.... je vous jure, Marcelle, que je ne survivrai pas à ce déshonneur.

Marcelle. — Mon Dieu!... je ne dirai rien... je prierai.

Olivier. — Maintenant, Marcelle, il faut rentrer chez vous; tantôt nous nous reverrons.

Marcelle. — Vous me renvoyez parce que le duel a lieu aujourd'hui.

Olivier. — Non, il n'aura même peut-être pas lieu; maintenant que je sais que vous m'aimez, je veux vivre. Il y a un moyen de tout arranger.

Marcelle. — Vous me promettez que vous ne vous battez pas aujourd'hui.

Olivier. — Je vous le promets.

(On entend Hippolyte qui frappe à la porte.)

Olivier, haut. — Je suis à toi.

Marcelle. — Qu'est-ce que c'est?

Olivier. — C'est un de mes amis qui m'appelle.

Marcelle. — Un de vos témoins.

Olivier. — Oui.

Marcelle. — Pour vous mener sur le terrain. Olivier, je ne vous quitte plus.

Olivier. — Mes témoins sont là. Ils discutent avec les témoins de monsieur de Nanjac. Ils ont besoin de causer avec moi. C'est pour cela qu'Hippolyte m'appelle.

Marcelle. — J'ai peur.

Olivier. — Ecoutez, Marcelle, le rêve que vous avez fait, je l'avais fait, peut-être.... J'étais heureux et fier de développer en vous les bons sentiments que j'avais devinés.... L'instinct mystérieux de mon bonheur me portait vers vous.... Je ne pouvais pas vous expliquer pourquoi, je voulais vous voir digne de tous les respects; je ne le savais pas encore, mais c'était un besoin de mon cœur.... Voilà tout ce que je puis vous dire, Marcelle, car lorsque sa vie est en jeu, l'homme n'a pas le droit de parler d'espérance et d'avenir.

Marcelle. — Olivier!

Olivier. — Dans une heure tout sera décidé... Dans une heure je pourrai tout vous dire... Jusque-là, il ne faut pas qu'on vous voie chez moi... Retournez auprès de la vicomtesse et attendez-moi près d'elle... Dans une heure nous nous reverrons, je vous le promets.... Je suis là, je ne sortirai que pour aller vous voir.... Courage....

(Il sort.)

SCENE III.

MARCELLE, seule.

Mon Dieu! protégez-nous!

(Suzanne entre.)

SCENE IV.

MARCELLE, SUZANNE.

Suzanne. — Marcelle!

Marcelle, se retournant, sa lettre à la main. — Vous, madame!

Suzanne. — Comment vous trouvez-vous ici?

Marcelle. — J'ai appris ce duel, je suis accourue.

Suzanne. — Et vous avez vu Olivier?

Marcelle. — Je l'ai vu.

Suzanne. — Et quand le duel a-t-il lieu?

Marcelle. — Il n'aura pas lieu, je l'espère.

Suzanne. — Comment cela?

Marcelle. — Il y a un moyen de l'empêcher.

Suzanne. — Quel moyen?

Marcelle. — Je l'ignore, mais Olivier m'a dit qu'il l'emploierait.

Suzanne. — Ce moyen serait une infamie!

Marcelle. — Vous le connaissez?

Suzanne. — Oui, pour éviter un duel, Olivier ne perdrait pas une femme, quelle qu'elle soit, il vous a trompée.

Marcelle. — Lui!....

Suzanne. — Répondez-moi, que lui avez-vous dit quand vous êtes venue....

Marcelle. — Que je ne voulais pas que le combat eût lieu.

Suzanne. — Et que vous l'aimiez....

Marcelle. — Oui....

Suzanne. — Et que s'il se battait, vous ne le quitteriez pas....

Marcelle. — Comment le savez-vous?....

Suzanne. — Je sais ce que dit en pareil cas une femme qui aime. Alors il a promis d'arranger l'affaire?

Marcelle. — Oui.

Suzanne. — Et il vous a dit qu'il vous aimait, peut-être?

Marcelle. — Je l'ai bien vu.

Suzanne. — Il vous a trompée, il voulait gagner du temps, il est allé se battre.

Marcelle. — Non, car il est là.

Suzanne. — Vous en êtes sûre?

Marcelle. — Je n'ai qu'à l'appeler pour qu'il vienne.

Suzanne. — Appelez-le.

Marcelle. — Olivier! Olivier!....

Suzanne, ouvrant le fond. — Personne! êtes-vous convaincue maintenant?

Marcelle. — C'est impossible.

Suzanne, sonnante. — Vous doutez encore? (Au Domestique qui entre.) Votre maître est sorti?....

Le Domestique. — Oui, madame.

Suzanne. — Seul?

Le Domestique. — Avec monsieur Richond et monsieur de Maucroix, qui est venu le prendre.

Suzanne. — Il n'a rien dit ni pour mademoiselle ni pour moi?

Le Domestique. — Rien.

Suzanne. — C'est bien. (A Marcelle.) Où allez-vous?

Marcelle. — Il faut que je le trouve, il faut que je le sauve!

Suzanne. — Où le trouverez-vous?.... savez-vous où il est?... et le sauver, comment? Attendez, c'est tout ce que nous pouvons faire, c'est le hasard qui joue pour nous. Olivier et Raymond se battent en ce moment, ce n'est plus douteux.... ces deux hommes sont braves; ils se détestent, l'un des deux tuera l'autre.

Marcelle. — Mon Dieu!

Suzanne. — Maintenant, écoutez bien. Olivier a menti à vous ou à moi.... car, à moi aussi, il a dit qu'il m'aimait.

Marcelle. — A vous.... quand?....

Suzanne. — Il y a deux heures. En une minute, je puis perdre amour, fortune, avenir. Si Raymond survit, je suis sauvée; mais s'il succombe, l'amour d'Olivier est ma seule ressource; il faut qu'il m'aime ou je tombe sous le ridicule et la honte. Vous aussi, vous devez tenir à savoir la vérité. Le même homme nous a dit à toutes les deux qu'il nous aimait. C'est notre droit à toutes les deux de savoir s'il nous aime. Si c'est lui qui revient, il faut qu'il ne trouve ici qu'une seule de nous, vous comprenez bien cela? Devant nous deux, il ne s'expliquerait pas. L'autre sera cachée derrière cette porte, elle entendra tout; ce sera moi, si vous voulez. S'il vous répète qu'il vous aime, je me sacrifierai, je partirai sans rien dire.... répondez-moi donc!....

Marcelle. — Je ne vous comprends plus, madame, je ne sais plus ce que vous dites. Où prenez-vous ce sang-froid et ce calme effrayant?

Suzanne. — Ecoutez!

Marcelle. — Quoi?

Suzanne. — Une voiture!

Marcelle. — C'est lui!

Suzanne. — Il y a un malheur. Entrez là.

Marcelle. — Je veux le voir.

Suzanne. — Entrez là, vous dis-je.... C'est lui!.... Olivier!....

Marcelle. — Sauvé!.... Il vit!.... Maintenant, mon Dieu, faites-moi souffrir si vous voulez!

Suzanne, la poussant dans la chambre de gauche. — Mais entrez donc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, OLIVIER.

Olivier. — Vous ici, Suzanne ?
 Suzanne. — Ne comptiez-vous pas me voir ?
 Olivier. — En effet.
 Suzanne. — Vous êtes blessé ?
 Olivier. — Oh ! ce n'est rien !
 Suzanne. — Et Raymond ?...
 Olivier. — Voyons, Suzanne, étai-je dans mon droit ? Lui avais-je menti, à cet homme ?
 Suzanne. — Non.
 Olivier. — Avais-je fait ce qu'un honnête homme doit faire ?...
 Suzanne. — Oui.
 Olivier. — En nous mettant l'épée à la main à tous deux, dans votre conscience, à qui donniez-vous raison ?
 Suzanne. — A vous.
 Olivier. — Alors, n'est-ce pas, sa mort est un malheur et non un crime ?
 Suzanne. — Sa mort !...
 Olivier. — Oui. Ecoutez-moi, Suzanne. Depuis le jour où vous êtes venue me dire ici que vous ne m'aimiez plus, la jalousie s'est emparée de moi. J'ai voulu faire le cœur fort, j'ai souri ; mais je vous aimais de cet amour étrange, fatal, que vous avez inspiré à tous ceux qui vous ont aimée : à monsieur de Thonnerins, à ce vieillard qui a un instant oublié sa fille pour vous ; à Raymond, que rien n'a pu convaincre, qui ne croyait qu'en vous, qui ne voulait rien savoir, qui aimait mieux tuer un homme que d'être convaincu, et qui, s'il eût fermé la seule bouche qui tôt ou tard pouvait l'éclairer, vous eût épousée. Eh bien ! si j'ai voulu empêcher votre mariage, si j'ai dit à Raymond tout ce que je lui ai dit, si, enfin, sur le terrain, j'ai oublié qu'il était mon ami, si j'ai tué l'homme dont je pressais la main il y a huit jours encore, ce n'est pas pour l'offense que j'avais reçue, c'est pour que vous ne soyez pas à lui ; parce que je vous aimais, parce que je vous aime. En une minute, je vous ai tout fait perdre. Je ne puis être qu'à vous, vous ne pouvez être qu'à moi. Ne me quittez plus. Partons.
 Suzanne. — Partons.
 Olivier, *la prenant dans ses bras.* — Enfin !...
(En riant aux éclats.) Oh !... j'ai eu de la peine.
 Suzanne. — Que dites-vous ?

Olivier. — Vous avez perdu, chère amie, vous devez un gage, regardez !...
 Suzanne, *voyant paraître Raymond, suivi d'Hippolyte.* — Raymond !
 Marcelle, *se jetant dans les bras d'Olivier.* — Ah !...
 Olivier. — Pardonne-moi, ma femme, il fallait sauver un ami.

Raymond, *à Olivier.* — Merci, Olivier. En vérité j'étais fou. Vous avez pris soin de mon honneur jusqu'à la fin. Rien ne vous a rebuté pour me convaincre, ni mon aveuglement, ni mon injuste haine, ni cette blessure qui heureusement est sans gravité. Il n'y a plus rien entre madame et moi, qu'une question d'intérêts que je vous prie de régler *(il lui remet un papier)*, afin que je n'aie même plus à lui adresser la parole.

(Marcelle s'approche de Raymond, qui lui prend amicalement les mains. Olivier s'approche de Suzanne.)

Suzanne. — Vous êtes un misérable !

Olivier. — Oh ! pas de grands mots. Quand on a engagé dans une partie la vie et l'honneur de deux hommes, il faut perdre en beau joueur. Je me suis bien fait donner un coup d'épée, moi, pour avoir le droit de prouver la vérité. Ce n'est pas moi qui empêche votre mariage, c'est la raison, c'est la justice, c'est la loi sociale qui veut qu'un honnête homme n'épouse qu'une honnête femme. Vous avez perdu la partie, mais vous sauvez votre mise.

Suzanne. — Comment cela ?

Olivier. — Par cet acte, Raymond vous restitue la fortune qu'il vous a fait perdre.

Suzanne. — Donnez. *(Elle déchire le papier.)* Ce que je voulais de lui, c'était son nom et non sa fortune... Dans une heure j'aurai quitté Paris. Demain je serai hors de France.

Olivier. — Cependant, vous n'avez plus rien. Vous avez tout rendu au marquis.

Suzanne. — Je ne sais pas comment cela se fait ; mais j'étais si troublée en remettant ces papiers à monsieur de Nanjac, qu'après son départ j'en ai retrouvé la moitié sur ma table. Adieu, Olivier. *(Elle sort.)*

Olivier. — Quand on pense qu'il n'aurait fallu à cette femme, pour faire le bien, qu'un peu de l'intelligence qu'elle a dépensée pour faire le mal !

Raymond, *à Marcelle.* — Vous serez heureuse, mademoiselle ; vous épousez le plus honnête homme que je connaisse.

FIN.